



**HAL**  
open science

# ‘L’époque solsticiale de l’histoire ancienne’: Carthage et Rome au cœur des dynamiques Est-Ouest dans la Römische Geschichte de Theodor Mommsen

Corinne Bonnet

## ► To cite this version:

Corinne Bonnet. ‘L’époque solsticiale de l’histoire ancienne’: Carthage et Rome au cœur des dynamiques Est-Ouest dans la Römische Geschichte de Theodor Mommsen. *Eidolon. Saggi sulla tradizione classica*, Feb 2013, Freiburg im Breisgau, Allemagne. pp.61-80. hal-02073062

**HAL Id: hal-02073062**

**<https://hal.science/hal-02073062>**

Submitted on 26 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Bonnet

« L'Époque solsticiale de l'histoire ancienne » :  
Carthage et Rome au cœur des dynamiques Est-Ouest  
dans la *Römische Geschichte* de Theodor Mommsen

En 332 av. J.-C., Alexandre le Grand se présente aux portes de la Phénicie. Tout s'y passe très pacifiquement jusqu'à ce que les Tyriens refusent au Macédonien le droit d'entrer dans le temple de l'Héraclès local, à savoir Melqart<sup>1</sup>. Il est vrai qu'en affichant sa volonté de sacrifier au Baal local, Alexandre tentait de s'immiscer dans le réseau symbolique qui reliait le Roi de la ville (*Milk qart*) au roi en fonction ; il se comportait en somme comme s'il était déjà le roi de Tyr et traitait le dieu ancestral des Tyriens comme s'il avait d'emblée cédé le pas à son Héraclès dynastique, l'Héraclès argien. Le terrible siège de sept mois qui fit suite est un des plus impressionnants de l'Antiquité. Les sources qui le relatent, en particulier Arrien et Quinte-Curce, signalent la présence à Tyr d'ambassadeurs carthaginois venus participer à la panégyrie annuelle de Melqart<sup>2</sup>. On apprend aussi que Carthage encouragea la métropole à résister en promettant des secours qui, cependant, n'arrivèrent jamais. Irrité par cette solidarité phénico-punique, Alexandre, nous dit Quinte-Curce, s'adressa aux théores puniques auxquels il laissa la vie sauve au terme du siège en leur signifiant « une déclaration de guerre, dont les circonstances l'obligeaient à retarder les effets »<sup>3</sup>. D'autres auteurs font également allusion au fait qu'Alexandre, s'il en avait eu le temps, aurait complété son dessein politique en se tournant vers Carthage et son empire<sup>4</sup>. On voit donc se dessiner, par delà la dynamique de rapproche-

<sup>1</sup> Arrien, II, 15, 7. Cfr. E.F. Bloedow, *The Siege of Tyre in 332 B.C. Alexander at the Crossroad of his Career*, in « La Parola del Passato », CCCL, 1998, pp. 255-293. Je termine un livre sur le paysage religieux de la Phénicie hellénistique dont un chapitre sera consacré à la mémoire de la conquête et au rôle qu'y jouent les dieux : C. Bonnet, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux des cités phéniciennes à l'époque hellénistique*.

<sup>2</sup> Arrien, II, 24 ; Quinte-Curce, IV, 2, 10-12 et IV, 3, 19-23.

<sup>3</sup> Quinte-Curce, IV, 3, 18.

<sup>4</sup> Diodore, XVIII, 4, 4 ; Quinte-Curce, IV, 3, 18 ; X, 1, 17-18 ; Arrien, *Anab.* VII, 1, 2-3 ;

ment entre la Grèce et l'Orient, un axe est-ouest (et vice versa) qui traverse la Méditerranée des Colonnes d'Héraclès au Levant et qui ne manque pas de consistance géopolitique.

On proposera ici une lecture surplombante de la *Römische Geschichte* de Theodor Mommsen (1817-1903) dans la mesure où il prête une réelle attention à ces dynamiques et en évalue la portée sur le destin de Rome<sup>5</sup>. La vision que développe Mommsen du rôle de Carthage dans l'histoire et de l'impact des Guerres puniques dans la géopolitique méditerranéenne ne semble guère avoir été analysée dans toute son originalité. On examinera donc le rôle joué par les Guerres Puniques dans l'économie du projet historiographique de la *Römische Geschichte*<sup>6</sup>. Après quelques brefs rappels sur les contours de cette œuvre et l'ambition scientifique qui la nourrit, on s'efforcera de cerner la place qui revient à Carthage et à son destin historique, de la fondation à la destruction. Il s'agira aussi et surtout de comprendre comment Carthage interagit avec Rome, dont le devenir fait l'objet d'une lecture personnelle de la part de Mommsen.

Monstre sacré de l'*Altertumswissenschaft* allemande, prix Nobel de Littérature un an avant de mourir<sup>7</sup>, Mommsen est tout spécialement connu pour sa *Römische Geschichte*. Inachevée, en trois tomes, cette somme est un authentique monument historiographique, bien qu'une œuvre de jeunesse, puisqu'elle est publiée entre 1854 et 1856, alors que Mommsen n'est pas encore quadragénaire. Auteur de plus de plus de mille publications<sup>8</sup>, Mommsen incarne une véritable révolution épisté-

Ennius, fr. 222 V2 213 Skutsch. Voir à ce sujet, l'analyse de M. Sordi, *Alessandro Magno e l'eredità di Siracusa*, in « Aevum », LVII, 1983, pp. 14-23.

<sup>5</sup> K. Christ, *Theodor Mommsen*, in *Von Gibbon zu Rostovtzeff. Leben und Werk führender Althistoriker der Neuzeit*, Darmstadt 1972, pp. 85-118 ; S. Rebenich, *Theodor Mommsen. Eine Biographie*, Munich 2002, 2007<sup>2</sup> ; W. Nippel, B. Seidensticker (éds.), *Theodor Mommsens langer Schatten. Das römische Staatsrecht als bleibende Herausforderung für die Forschung*, Hildesheim 2005 ; J. Wiesehöfer (éd.), *Theodor Mommsen : Gelehrter, Politiker und Literat*, Stuttgart 2005.

<sup>6</sup> On s'en tiendra ici à une analyse interne de la pensée de Mommsen sans enquêter sur les sources éventuelles de celle-ci parmi les historiens modernes, ses prédécesseurs.

<sup>7</sup> H. Schlange-Schöningen, *Ein "goldener Lorbeerkrantz" für die "Römische Geschichte"*. *Theodor Mommsens Nobelpreis für Literatur*, in Wiesehöfer, *Theodor Mommsen*, cit., pp. 207-228.

<sup>8</sup> K. Zangemeister, *Theodor Mommsen als Schriftsteller. Ein Verzeichnis seiner Schrif-*

mologique, marquée par le passage d'une approche antiquaire à une véritable « Science de l'Antiquité » où se déploie l'ambition d'une saisie globale et scientifique des faits du passé<sup>9</sup>. Jusque là, on s'appuyait essentiellement sur des vulgates littéraires qui faisaient grand cas des hauts faits des élites, analysés à l'aune d'une histoire rhétorique et moralisante, « maîtresse de vie », à la mode cicéronienne. L'exigence de scruter le fonctionnement de l'État romain, née du présent de l'Allemagne en cours d'unification, orienta naturellement Mommsen vers les données susceptibles de donner à voir la pratique politique et juridique. C'est ainsi qu'il se tourna vers l'épigraphie qu'il pratiqua avec passion, même s'il finit par s'en lasser à la fin de sa vie, comme il s'en ouvre à Franz Cumont, le 22 février 1900 : « Moi je n'ai pas de commission à vous donner ; les inscriptions me pèsent, comme enfin on se lasse de vivre »<sup>10</sup>. L'épigraphiste et le juriste, en Mommsen, sont bien évidemment solidaires, et c'est de fait par le droit que Mommsen arriva à l'histoire.

Les études de Mommsen sur l'armature constitutionnelle et juridique de Rome nourrissent en retour ses prises de position et son action politiques en faveur de l'unification de l'Allemagne dans une perspective libérale et républicaine, celle du « printemps des peuples ». Comme le note Claude Nicolet dans son Introduction à l'édition française de l'*Histoire romaine*, « dans tous les pays d'Europe, à cette époque, la réflexion et le devenir politique sont plus liés qu'on ne le croit à un dialogue inquiet entre modernité et antiquité, rupture et continuité »<sup>11</sup>. Il ne peut être question de détailler ici la carrière politique de Mommsen, d'abord proscrit, puis député au *Landtag* de Prusse et enfin au *Reichstag* du Premier *Reich*, mais il faut avoir ses données présentes à l'esprit pour comprendre son projet intellectuel en général, celui de la *Römische Ge-*

*ten*, bearbeitet und fortgesetzt von E. Jacobs, neu bearbeitet von S. Rebenich, Hildesheim 2000.

<sup>9</sup> Sur cette évolution, voir la thèse d'A. Andurand, *Les Grecs anciens et le « mythe grec » allemand : histoire d'une « affinité élective »*, soutenue à Toulouse en 2011, dont la publication est en préparation aux Presses universitaires de Rennes.

<sup>10</sup> C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science ». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations. I – Des études universitaires à la fin de la I<sup>re</sup> Guerre mondiale, 1918-1923*, Bruxelles-Rome 2005, t. 2, p. 170.

<sup>11</sup> C. Nicolet, « Introduction » à T. Mommsen, *Histoire romaine. Des commencements de Rome jusqu'aux guerres civiles*, Paris 1985, p. x.

*schichte* en particulier. S'il milita pour l'unité allemande, Mommsen s'opposa, en effet, au sein du parti du Progrès, aux projets impérialistes de la Prusse, incarnés par Bismarck. « Prenez garde, Messieurs, que dans ce pays, qui fut à la fois celui de l'épée et de l'intelligence, l'intelligence ne disparaisse, et qu'il ne subsiste que l'épée », admonestait-il ses contemporains<sup>12</sup>.

### 1. *Le projet de la Römische Geschichte*

En 1854, Mommsen est nommé professeur de droit romain à l'université de Breslau. Il fait paraître son *Histoire romaine* précisément entre 1854 et 1856, en trois volumes : *Römische Geschichte*, I (*Bis zur Schlacht von Pydna*), II (*Von der Schlacht von Pydna bis auf Sullas Tod*), III (*Von Sullas Tod bis zur Schlacht von Thapsus*), respectivement en 1854, 1855, 1856. Le tome IV ne fut jamais publié, tandis que le tome V parut trente ans plus tard sous la forme d'un tableau diachronique des provinces romaines de César à Dioclétien : *Die Provinzen von Caesar bis Diocletian* (1885)<sup>13</sup>. Huit éditions feront suite jusqu'à sa mort. C'est dire le succès considérable d'une œuvre qui suscita néanmoins de vives polémiques tout en étant rapidement traduite en de nombreuses langues. La magnifique traduction française de Charles-Alfred Alexandre (en huit tomes) parut entre 1863 et 1872 (avec l'assentiment de Mommsen), celle de René Cagnat et Jules Toutain (en trois tomes), entre 1887 et 1889. On reprocha à Mommsen l'absence de références érudites, son ton accrocheur, on dirait aujourd'hui « journalistique », avec des prises de position personnelles, une certaine dose d'anachronismes délibérés mêlés à un don incontestable pour la création imaginative. L'objectif « pédagogique » de Mommsen était de rapprocher l'histoire de ses lecteurs, en la débarras-

<sup>12</sup> Ivi, p. XXXIV.

<sup>13</sup> K. Christ, *Theodor Mommsen und die "Römische Geschichte"*, in Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, Munich 1976 (2001<sup>6</sup>), t. 8, pp. 7-66 (réimpr. K. Christ, *Römische Geschichte und Wissenschaftsgeschichte*, III, Darmstadt 1983, pp. 26-73) ; Nicolet, « Introduction », cit., pp. IX-XLII ; A. Demandt, *Einleitung*, in Th. Mommsen, *Römische Kaisergeschichte*, nach den Vorlesungs-Mitschriften von S. und P. Hensel 1882/86, Munich 1992, pp. 15-56.

sant de sa pompe et du poids d'une érudition pédante, bref d'en faire un véritable instrument de la *Bildung*.

Mommsen avoua que ce travail colossal, dont le projet était né dès 1849 suite à une Conférence à Leipzig portant sur la politique des Gracques, lui valut une peine infinie en dépit du style alerte, délesté de l'érudition, qui donna naissance à un livre vibrant de passion historique et politique. Il ne s'agissait pas pour lui, en cernant l'*ordo* juridique et politique de Rome, de transposer *sic et simpliciter* l'Antiquité dans le présent, mais plutôt, de manière fine et complexe, de percer la cohérence d'un système et de dégager les grands principes qui l'innervent. L'Antiquité est en somme un laboratoire juridique et historique ; le destin de Rome, puissance d'unification et d'intégration le fascine au plus haut point. L'agencement diachronique du projet d'ensemble montre bien que l'intérêt de Mommsen n'est pas tourné vers l'épineuse question des origines de Rome, sur laquelle il ne s'attarde pas. Il écrit au sujet des légendes sur les premiers temps de Rome: « ne perdons pas notre temps à écouter le bruit du vent qui les soulève ». Les 4/5 de la *Römische Geschichte* concernent par conséquent la période qui court de la Première Guerre punique à César. Le début des hostilités entre Carthage et Rome marque en effet, dans la lecture que fait Mommsen de l'histoire romaine, un tournant crucial que nous allons tenter d'explicitier.

Donnons sans plus tarder la parole à Mommsen pour cerner la teneur de son projet d'ensemble :

Notre objectif est la présentation du dernier acte du grand drame de l'histoire générale de l'Antiquité. Nous voulons dire l'histoire de la péninsule située entre les deux autres prolongements méditerranéens du continent septentrional. [...] C'est l'histoire de l'Italie et non pas seulement l'histoire de Rome que nous voulons raconter. À ne consulter que les apparences du droit politique externe, la ville romaine a conquis d'abord l'Italie, puis le monde. Il n'en est point ainsi du point de vue de la signification supérieure de l'histoire. Ce qu'on appelle la domination de Rome sur l'Italie est bien plutôt la réunion en un seul État de la souche commune des Italiques, parmi lesquelles sans doute les Romains sont les plus puissants (Nicolet I, p. 18-19)<sup>14</sup>.

<sup>14</sup> *Unsere Aufgabe ist die Darstellung des letzten Akts jenes großen weltgeschichtlichen Schauspiels, die alte Geschichte der mittleren unter den drei Halbinseln, die vom nördlichen Continent aus sich in das Mittelmeer erstrecken. [...] Es ist die Geschichte Italiens, die hier erzählt werden soll, nicht die Geschichte der Stadt Rom. Wenn auch nach formalem*

C'est donc la convergence des nations italiques au sein d'un seul État romain qui intéresse Mommsen, ainsi que la phase successive qui voit cet État s'engager dans la conquête de la Méditerranée et dans une domination « mondiale », laquelle constitue l'acte final de l'histoire antique. En filigrane, on capte bien les interférences entre passé et présent, entre empire romain et empire prusse. Pour Mommsen, l'apogée de Rome est clairement représentée par la République à laquelle il consacre la quasi-totalité de son *Histoire romaine*, au point d'« oublier » de rédiger le tome IV consacré au Principat ! Qu'il adopte un point de vue de politique intérieure ou internationale, le cœur de son sujet est le même et se résume en un mot : *Herrschaft*, la « domination » de Rome, thème clé des débats intellectuels de l'Allemagne de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il suffira ici d'évoquer le nom de Max Weber auteur d'une « théorie de la domination », ébauchée peu avant la Première Guerre mondiale et formalisée dans les années 20<sup>15</sup>. Puisque tel est le projet d'ensemble qui nourrit l'*Histoire romaine*, on comprendra aisément que les Guerres Puniqes y occupent une place stratégique au regard du projet d'unification de l'Italie d'une part – puisque les Puniqes sont bien implantés en Sicile – et de la domination en Méditerranée d'autre part, où Carthage a développé son propre empire et n'a jamais coupé le cordon ombilical avec la métropole phénicienne.

## 2. Le rôle des Guerres Puniqes dans le « drame » historique romain

Les pages initiales de la *Römische Geschichte* tracent un cadre géographique et ethnographique du « théâtre » de l'histoire ancienne au sein duquel les Carthaginois trouvent leur place<sup>16</sup>. La mer intérieure (*Binnenmeer*), avec ses multiples bras, détermine un grand nombre de territoires habités par des peuples (*Völkerstämme*), « divers de race »

*Staatsrecht die Stadtgemeinde von Rom es war, die die Herrschaft erst über Italien, dann über die Welt gewann, so läßt sich doch dies im höheren geschichtlichen Sinne keineswegs behaupten und erscheint das, was man die Bezwingung Italiens durch die Römer zu nennen gewohnt ist, vielmehr als die Einigung zu einem Staate des gesamten Stammes der Italiiker, von dem die Römer wohl der gewaltigste, aber doch nur ein Zweig sind* (Bd. I, S. 4-7).

<sup>15</sup> H. Speer, *Herrschaft und Legitimität. Zeitgebundene Aspekte in Max Webers Herrschaftssoziologie*, Berlin 1978.

<sup>16</sup> Nicolet I, pp. 17-18.

(*Racen*), si on les observe du point de vue ethno-linguistique. Historiquement parlant, pourtant, ils forment « un tout » (*ein Ganzes*). Ce « tout » est au cœur d'une *Culturgeschichte* – « histoire des civilisations » – structurée en quatre *Entwicklungsstadien*, « stades de développement » : la *souche/famille* (*Stamm*) copte ou égyptienne d'abord, la *nation* (*Nation*) araméenne ou syriaque (jusqu'à l'Euphrate et au Tigre) ensuite, enfin les deux *peuples jumeaux* (*Zwillingsvölker*), les Hellènes et les Italiques installés sur les rivages européens de la Méditerranée. Un tel tableau combine une vision évolutionniste et cyclique avec une sorte de *translatio imperii ante litteram*, le centre « culturel » se déplaçant du sud vers l'est, avec, en bonne logique autocentrée, la Méditerranée européenne comme point d'aboutissement. Autour de cet *omphalos* apparaissent des « nations de races étrangères ou de races apparentées » : « Berbères et Nègres en Afrique, Arabes, Perses et Indiens en Asie, Celtes et Germains en Europe », qui se heurtent, tels des satellites erratiques, aux peuples méditerranéens, « sans leur donner, ni recevoir d'eux, un apport spécifique en termes de développement »<sup>17</sup>. Quelle place Mommsen assigne-t-il à Carthage dans ce tableau ?

Et dans la mesure où l'on peut refermer le cycle d'une civilisation, on ne peut refuser le mérite d'une unité à celles où brillèrent les noms de Thèbes, Carthage, Athènes et Rome. Il y a là quatre nations, qui, chacune selon leur propre trajectoire, ont atteint un niveau de civilisation original et remarquable, et qui, par le biais de nombreux échanges réciproques, ont réélaboré et développé tous les éléments les plus riches et les plus vivaces de la nature humaine, jusqu'à ce qu'elles eussent accompli la révolution de leur destinée (Nicolet I, p. 17)<sup>18</sup>.

Mommsen conçoit donc Carthage comme une nation dont le cycle historique, au même titre que Thèbes d'Égypte, Athènes et Rome, représente un sommet du développement historique. Loin d'opposer ces

<sup>17</sup> Ivi, p. 17.

<sup>18</sup> [...] und soweit überhaupt Kulturkreise sich abschließen lassen, kann derjenige als eine Einheit gelten, dessen Höhepunkte die Namen Theben, Karthago, Athen und Rom bezeichnen. Es haben jene vier Nationen, nachdem jede von ihnen auf eigener Bahn zu einer eigenthümlichen und großartigen Civilisation gelangt war, in mannigfaltigster Wechselbeziehung zu einander alle Elemente der Menschennatur scharf und reich durchgearbeitet und entwickelt, bis auch dieser Kreis erfüllt war (Bd. I, S. 4).



quatre « civilisations », qui correspondent aux quatre races évoquées ci-dessus (copte/égyptienne ; araméenne/syriaque, donc sémitique ; grecque ; italique), Mommsen souligne les échanges qui les lient et le « tout » qu'elles forment. Dans cette première approximation géopolitique, on pourrait dire que le clivage majeur se situe entre ceux qui, comme des grenouilles autour de la marre, pour reprendre l'image platonicienne, s'abreuvent à la Méditerranée, et ceux qui en sont distants. Le déroulé macroscopique de l'histoire conduit néanmoins à d'importants bouleversements ; au terme de la période antique, « se levèrent des familles nouvelles (*Völkerschaften*), qui se répandent sur l'une et l'autre rive de la Méditerranée. À ce moment, la côte sud se sépare de la côte nord dans les faits de l'histoire ; et le centre névralgique de la civilisation (*den Schwerpunkt der Zivilisation*) se déplace, quittant la mer Intérieure pour se porter vers l'océan Atlantique. ». L'histoire ancienne fait alors place à l'histoire « nouvelle » (*neue Geschichte*) et le moteur de l'histoire repart, entre « bonheur et souffrances » (*Völkerglück und Völkerleid*).

Cette vaste fresque étant brossée à grands traits, Mommsen choisit de se concentrer sur son sujet, à savoir l'unification de l'Italie. Il justifie cet angle d'approche en écrivant que « ce qu'on appelle la domination de Rome sur l'Italie est bien plutôt la réunion en un seul État de toutes les races italiques, parmi lesquelles sans doute les Romains sont les plus puissants, mais sans cesser d'être autre chose qu'un rameau de la souche commune »<sup>19</sup>. Si l'étude de ce processus crucial occupe les deux premiers livres de la *Römische Geschichte*, avec les Guerres puniques s'ouvre une nouvelle période :

Les Guerres puniques ouvrent la seconde période, qui renferme les accroissements rapides et irrésistibles de la domination romaine jusqu'aux frontières naturelles de l'Italie, puis bien au-delà de ces frontières (Nicolet I, p. 20)<sup>20</sup>.

La troisième période sera celle du « long *statu quo* de l'empire »

<sup>19</sup> Nicolet I, p. 19.

<sup>20</sup> *Den zweiten Abschnitt eröffnen die punischen Kriege; er umfaßt die reißend schnelle Ausdehnung des Römerreichs bis an und über Italiens natürliche Grenzen [...] (Bd. I, S. 7).*

suiwi par « la chute du colossal édifice »<sup>21</sup>. Le message que propose le libéral Mommsen est que, dès le moment où l'on entre dans une dynamique impérialiste, insouciant des frontières naturelles, le pouvoir d'expansion se transforme en une sorte de machine vorace qui n'est viable que si elle dévore. Dans ce processus de dilatation de l'espace romain, Mommsen s'arrête sur la rencontre avec les Grecs. S'il leur concède une communauté de langue et d'usages matériels avec les peuples de l'Italie, sur le plan « spirituel » (celui des « mentalités », dirions-nous), les différences sont notables : *anders ist es in dem geistigen Gebiet*. Les Grecs sacrifient l'intérêt général à l'individu, la nation à la commune (*Gemeinde*), la commune au citoyen ; bref ils n'ont pas le sens de l'État. Leur idéal de vie, c'est le culte du beau, la jouissance du doux loisir. À l'opposé, l'État est tout pour les Romains ; leur souci majeur est de l'agrandir.

C'est au chapitre X du livre I que les Carthaginois entrent dans le champ de vision de Mommsen, là où il est question de la présence phénicienne en Italie à haute époque. Bien qu'elle soit minime, Mommsen évoque néanmoins l'expansion phénicienne, premier mouvement diasporique de l'histoire :

Ils allèrent, sur leur maison flottante, se mêler à toutes les races connues. [...] Ils précédèrent les Grecs presque partout, dans les ports grecs même, en Crète, à Chypre, en Egypte, en Libye, en Espagne, et aussi dans les régions maritimes, à l'ouest de l'Italie (Nicolet I, p. 104)<sup>22</sup>.

Bien vite une rivalité se fait jour entre Phéniciens et Grecs, lancés dans leur propre colonisation, si bien que la communication entre Orient et Occident fait l'objet d'une compétition entre ces deux peuples. La fondation de Carthage est ainsi présentée comme un frein puissant à l'expansion des Grecs. Carthage, étendard de toutes les races puniques, parvient finalement à imposer sa suprématie en Sicile et en Sar-

<sup>21</sup> Nicolet I, p. 20.

<sup>22</sup> *Allerdings waren sie es, die von ihrer engen Heimath am äußersten Ostrand des Mittelmeers aus zuerst unter allen bekannten Stämmen auf schwimmenden Häusern [...] Fast an allen Gestaden desselben erscheinen vor den hellenischen phoenikische Seestationen: wie in Hellas selbst, auf Kreta und Kypros, in Aegypten, Libyen und Spanien so auch im italischen Westmeer* (Bd. I, S. 118).

daigne, dans la mesure où « Carthage concentre dans la virile unité de sa puissance toutes les forces défensives de la famille phénicienne. L'histoire de la Grèce n'offre rien de comparable à cette organisation compacte et savante »<sup>23</sup>.

Le second livre de la *Römische Geschichte*, depuis l'expulsion des rois jusqu'à la réunion des états italiques, après avoir longuement analysé les bouleversements institutionnels, suit le développement de la puissance maritime étrusque et carthaginoise en tant qu'obstacle à l'unification italiqque sous la houlette romaine. Mommsen conclut le chapitre VI, qui précède l'entrée en guerre de Rome contre Pyrrhus, par un premier bilan :

Rome n'est plus seulement la première des puissances de la Péninsule, elle en est désormais la puissance dominante. Le cinquième siècle de la ville s'achève. À cette heure solennelle, les nations, que la faveur des dieux et leurs propres aptitudes ont poussées chacune à la tête de leur région, ont commencé à se rapprocher dans les conseils et sur le champ de bataille ; et de même qu'à Olympie, les vainqueurs dans les premières joutes doivent se livrer un second et plus sérieux combat ; de même dans la vaste arène où sont en jeu les destinées des peuples, Carthage, la Macédoine et Rome entrent à présent en lice pour une lutte finale et décisive (Nicolet I, p. 282)<sup>24</sup>.

Mommsen s'intéresse donc à ce que l'on pourrait appeler la *balance of powers* entre Romains, Italiques, Grecs, Étrusques et Carthaginois en Méditerranée. En ce milieu de III<sup>e</sup> siècle, désormais, la confrontation se resserre entre Romains, Grecs et Carthaginois. Mommsen n'a jamais de paroles blessantes – tout à l'inverse – pour le puissant État punique. Il jouit de la faveur des dieux, fait montre d'une capacité d'organisation militaire et territoriale hors pair : Carthage est indubitablement, aux yeux de Mommsen, un des grands protagonistes de l'histoire ancienne.

<sup>23</sup> Nicolet I, p. 116.

<sup>24</sup> *Rom war nicht mehr bloß die erste, sondern bereits die herrschende Macht auf der Halbinsel, als gegen das Ende des fünften Jahrhunderts der Stadt diejenigen Nationen, welche die Gunst der Götter und die eigene Tüchtigkeit jede in ihrer Landschaft an die Spitze gerufen hatte, im Rath und auf dem Schlachtfeld sich einander zu nähern begannen und, wie in Olympia die vorläufigen Steger sich zu dem zweiten und ernsteren Kampf gegenübertraten, so auf der größeren Völkerringstatt jetzt Karthago, Makedonien und Rom sich anschickten zu dem letzten und entscheidenden Wettgang* (Bd. I, S. 354).

La soumission du sud de l'Italie à Rome, après la guerre contre Pyrrhus, cache imparfaitement une grande faiblesse l'État romain, à savoir que les navires étrangers font la loi dans les mers latines. Rome s'engage donc dans une politique de renforcement du potentiel maritime, qui inquiète Carthage, maîtresse des mers et, plus spécifiquement, du commerce Est-Ouest. L'affrontement entre les deux puissances devient alors inéluctable. Le livre III, placé sous le patronage de Salluste, auteur de l'adage *arduum res gestas scribere*<sup>25</sup>, s'ouvre avec la Première Guerre punique et court jusqu'à la soumission de Carthage et de la Grèce en 146 av. J.-C. Le premier chapitre est l'occasion pour Mommsen, conformément à la logique du *Geist*, de poser les Phéniciens comme entité ethnique et « spirituelle ».

Placée au milieu des peuples de l'ancien monde classique, la famille sémitique est restée en dehors de lui. Elle a l'Orient pour centre, tandis qu'il a le sien dans la Méditerranée ; et à mesure que la guerre ou les migrations vont élargissant les frontières et rejetant les peuples les uns sur les autres, un sentiment profond de leur hétérogénéité sépara et sépare les peuples indo-germaniques des nations syriennes, israélites et arabes. Cela vaut aussi pour les Phéniciens, cette branche des peuples sémitiques qui, plus que toute autre, s'est étendue jusqu'en Occident (Nicolet I, p. 359)<sup>26</sup>.

La phrase initiale montre d'emblée toute l'ambivalence du cas phénicien : en dedans et au dehors, peuple admirable et méprisé, doté d'une audace, d'une intelligence et d'une inspiration hors du commun, cependant mise au seul service du commerce, des échanges, des techniques. Dans la vision géopolitique de Mommsen, les Phéniciens et leurs héritiers puniques sont ceux qui assurent le lien entre Orient et Occident ; ce thème est récurrent dans la narration historiographique de Mommsen. Digne d'être célébré aux côtés des Grecs et des Latins, les Phéni-

<sup>25</sup> Salluste, *Catilina*, III, 2.

<sup>26</sup> *Der semitische Stamm steht unter und doch auch außerhalb der Völker der alten klassischen Welt. Der Schwerpunkt liegt für jenen im Osten, für diese am Mittelmeer, und wie auch Krieg und Wanderung die Grenze verschoben und die Stämme durch einander warfen, immer schied und scheidet ein tiefes Gefühl der Fremdartigkeit die indogermanischen Völker von den syrischen, israelitischen, arabischen Nationen. Dies gilt auch von demjenigen semitischen Volke, das mehr als irgend ein anderes gegen Westen sich ausgebreitet hat, von den Phoenikiern oder Puniern* (Bd. I, S. 457).

ciens souffrent néanmoins d'un sous-développement des forces populaires. Pas de génie politique, pas de liberté féconde, pour ces héritiers de « l'obscur comptoir de Tyr désormais à la tête d'un vaste empire nord-africain »<sup>27</sup>. Fidèle à son projet, Mommsen s'arrête alors sur la constitution de Carthage, appréciée par Aristote, mais dont il ne dit aucun bien : les aspirations démocratiques y sont bridées et, lorsqu'après la défaite d'Hannibal en 202, celles-ci émergent puissamment, tout est déjà joué et le peuple, sans chef, se montre indiscipliné. La comparaison avec Rome, que Mommsen instruit brièvement, fait ressortir la simplicité, la *frugalitas* si chère au *mos maiorum* romain, par opposition à une opulence malsaine chez les Carthaginois. Même si les régimes politiques sont aristocratiques de part et d'autre, ils débouchent sur l'arbitraire et la cruauté à Carthage, sur « la marche ferme et réglée de la politique romaine »<sup>28</sup>, d'autre part. Plus riche, Carthage dispose certes de forces militaires équivalentes à celles de Rome, mais l'amour de la patrie chez ces derniers fait place à la ruse, à la trahison, à l'appât du gain, à la rébellion même au sein d'une armée trop hétérogène, de l'autre. Mommsen n'en concède pas moins que, face à un péril extrême, Carthage est capable de sursauts admirables.

La fin du récit de la Première Guerre punique est l'occasion d'un bilan intermédiaire : la frontière romaine a désormais dépassé la ceinture marine de la péninsule. La conduite de la guerre, du côté romain, en ces temps de crise, a été assez lamentable, avec des généraux inexpérimentés s'improvisant amiraux : « l'ancienne politique purement italique ne peut plus suffire, la politique du grand empire futur n'est point encore trouvée »<sup>29</sup>. La puissance commerciale punique s'en trouve à ce point menacée, dans son existence même, qu'une autre guerre est inévitable : « il s'agit (pour les Carthaginois) de conquérir le droit de vivre autrement que par le bon plaisir de l'ennemi national »<sup>30</sup>. Hamilcar Barca est l'homme de ce grand défi, un général à l'égard duquel Mommsen témoigne une réelle admiration. En prenant par la main le petit Hannibal âgé de neuf ans et en lui faisant jurer une haine éternelle aux Romains, Hamilcar semble engager à lui seul tout le destin de Carthage.

<sup>27</sup> Nicolet I, p. 365.

<sup>28</sup> Ivi, p. 372.

<sup>29</sup> Ivi, p. 398.

<sup>30</sup> Ivi, p. 416.

C'est à ce point du récit, une fois Hamilcar mort prématurément et Hasdrubal disparu, qu'Hannibal entre en scène. Il est croqué par Mommsen d'une manière extrêmement vivante. L'art de la narration a peu de secrets pour le jeune Mommsen et le portrait du grand homme – César<sup>31</sup>, Hannibal, Massinissa, etc. – est comme le succédané d'une époque et d'un peuple : il a une valeur exemplaire et prophétique à la fois. Fils d'un peuple « fourbe » et « déloyal », Hannibal n'en est pas moins un leader politique et militaire original et admirable.

Le nouveau général était bien jeune encore : né en 505/249, il était à sa vingt-neuvième année. Mais il avait déjà beaucoup vécu : ses souvenirs d'enfance lui montraient son père combattant en pays étranger, et victorieux sur le mont d'Eirctè ; il avait assisté à la paix conclue avec Catulus ; il avait partagé avec Hamilcar vaincu les amertumes du retour en Afrique, les angoisses et les périls de la guerre libyque ; il avait tout enfant suivi son père dans les camps : à peine adolescent il s'était distingué dans les combats. Leste et robuste, il courait et maniait les armes excellentement ; il était le plus téméraire des écuyers ; il n'avait pas besoin de sommeil ; en vrai soldat, il savourait un bon repas ou endurait la faim sans peine. Quoiqu'il eût vécu au milieu des camps, il avait reçu la culture habituelle chez les Phéniciens des hautes classes. Il apprit assez de grec, devenu général, et grâce aux leçons de son fidèle Sosylos de Sparte, pour pouvoir écrire ses dépêches dans cette langue. Adolescent, il avait fait, je l'ai dit, ses premières armes sous les ordres et sous les yeux de son père : il l'avait vu tomber à ses côtés durant la bataille. Puis, sous le généralat du mari de sa sœur, Hasdrubal, il avait commandé la cavalerie. Là, sa bravoure éclatante et ses talents militaires l'avaient aussitôt signalé entre tous. Et voilà qu'aujourd'hui la voix de ses égaux appelait le jeune et habile général à la tête de l'armée. C'était à lui qu'il appartenait de mettre à exécution les vastes desseins pour lesquels son père et son beau-frère avaient vécu et étaient morts. Appelé à leur succéder, il sut être leur digne héritier. Les contemporains ont voulu jeter toutes sortes de taches sur ce grand caractère. Les Romains l'ont dit cruel, les Carthaginois l'ont dit cupide. De fait, il haïssait comme savent haïr les natures orientales : général, l'argent et les munitions lui manquant à toute heure, il lui fallut bien se les procurer comme il put. En vain la colère, l'envie, les sentiments vulgaires ont noirci son histoire, son image se dresse toujours pure et grande devant nos regards. Si vous écarterez de misérables inventions qui portent leur condamnation avec elles-mêmes, et les fautes mises sous son nom et qu'il faut reporter à leurs

<sup>31</sup> L. Polverini, *Mommsen, Cesare e il cesarismo*, in « Anabases », XIV, 2011, pp. 173-184.

vrais auteurs, ses généraux en second, à Hannibal Monomaque, à Magon le Samnite, vous ne trouvez rien dans les récits de sa vie qui ne se justifie ou par la condition des temps ou par le droit des gens de son siècle. Tous les chroniqueurs lui accordent d'avoir réuni, mieux que qui que ce soit, le sang-froid et l'ardeur, la prévoyance et l'action. Il eut par-dessus tout d'esprit d'invention et de ruse, l'un des caractères du génie phénicien ; il aima à marcher par des voies imprévues, propres à lui seul. Fertile en expédients masqués et en stratagèmes, il étudiait avec un soin inouï les habitudes de l'adversaire qu'on avait à combattre. Son armée d'espions (il en avait à demeure jusque dans Rome), le tenait au courant de tous les projets de l'ennemi : on le vit souvent, déguisé, portant de faux cheveux, explorant et sondant çà et là. Son génie stratégique est écrit sur toutes les pages de l'histoire de ce siècle. Il fut aussi homme d'État du premier ordre. Après la paix avec Rome, on le verra réformer la constitution de Carthage ; on le verra, banni et errant à l'étranger, exercer une immense influence sur la politique des empires orientaux. Enfin, son ascendant sur les hommes est attesté par la soumission incroyable et constante de cette armée mêlée de races et de langues, qui, dans les temps même les plus désastreux, ne se révolta pas une seule fois contre lui. Grand homme enfin, dans le vrai sens du mot, il attire à lui tous les regards (Nicolet I, p. 422-423)<sup>32</sup>.

*<sup>32</sup> Er war noch ein junger Mann - geboren 505, also damals im neunundzwanzigsten Lebensjahr; aber er hatte schon viel gelebt. Seine ersten Erinnerungen zeigten ihm den Vater im entlegenen Lande fechtend und siegend auf der Eirkte; er hatte den Frieden des Catulus, die bittere Heimkehr des unbesiegten Vaters, die Gräuël des libyschen Krieges mit durchempfunden. Noch ein Knabe war er dem Vater ins Lager gefolgt; bald zeichnete er sich aus. Sein leichter und festgebauter Körper machte aus ihm einen vortrefflichen Läufer und Fechter und einen verwegenen Galoppreiber; Schlaflosigkeit griff ihn nicht an und Speise wußte er nach Soldatenart zu genießen und zu entbehren. Trotz seiner im Lager verflossenen Jugend besaß er die Bildung der vornehmen Phoenikier jener Zeit; im Griechischen brachte er, wie es scheint erst als Feldherr, unter der Leitung seines Vertrauten Sosilos von Sparta es weit genug um Staatsschriften in dieser Sprache selber abfassen zu können. Wie er heranwuchs trat er in das Heer seines Vaters ein, um unter dessen Augen seinen ersten Waffendienst zu thun, um ihn in der Schlacht neben sich fallen zu sehen. Nachher hatte er unter seiner Schwester Gemabl Hasdrubal die Reiterei befehligt und durch glänzende persönliche Tapferkeit wie durch sein Führertalent sich ausgezeichnet. Jetzt rief ihn, den erprobten jugendlichen General, die Stimme seiner Kameraden an ihre Spitze und er konnte nun ausfahren, wofür sein Vater und sein Schwager gelebt und gestorben. Er trat die Erbschaft an, und durfte es. Seine Zeitgenossen haben auf seinen Charakter Makel mancherlei Art zu werfen versucht: den Römern hieß er grausam, den Karthagern habüchtig; freilich haßte er, wie nur orientalische Naturen zu hassen verstehen, und ein Feldherr, dem niemals Geld und Vorräthe ausgegangen sind, mußte wohl suchen zu haben. Indes, wenn auch Zorn, Neid und Gemeinheit seine Geschichte geschrieben haben, sie haben das reine und große Bild nicht zu trüben vermocht. Von schlechten Erfindungen, die*

Hannibal trouve grâce aux yeux de Mommsen en raison de ses vertus militaires et politiques. Face à cet habile stratège, Rome n'agit ni vite ni bien. Adoptant un ton épique, Mommsen relate le passage des Alpes, lourd en sacrifices, mais il se retient de blâmer le grand capitaine. Le récit se fait alors dense en épisodes guerriers : Mommsen s'efforce d'analyser de manière équitable mérites et démérites des uns et des autres. Il ne met nullement en scène une « invasion barbare » et ne cache pas son admiration pour Hannibal et pour la netteté de ses vues, tandis que certains généraux romains sont l'objet d'un portait très peu flatteur. Ainsi, à Trasimène, « il n'y eut point de combat, il n'y eut qu'une défaite ». Cependant, il faut aussi rendre compte de la reprise en mains de Rome ; pour Mommsen,

Il n'y eut point de combat, il n'y eut qu'une défaite. [...] Rome n'a dû son salut qu'à l'assemblage puissant de son système fédératif et peut-être tout autant à la haine nationale des Occidentaux contre l'homme phénicien (Nicole I, p. 441)<sup>33</sup>.

Le modèle d'unification fédérale, mis durement à l'épreuve, résiste

*sich selber richten, und von dem abgesehen, was durch Schuld seiner Unterfeldherren, namentlich des Hannibal Monomachos und Mago des Samniten in seinem Namen geschehen ist, liegt in den Berichten über ihn nichts vor, was nicht unter den damaligen Verhältnissen und nach dem damaligen Völkerrecht zu verantworten wäre; und darin stimmen sie alle zusammen, daß er wie kaum ein anderer Besonnenheit und Begeisterung, Vorsicht und Thatkraft mit einander zu vereinigen verstanden hat, Eigenthümlich ist ihm die erfinderische Verschmitztheit, die einen der Grundzüge des phoenikischen Charakters bildet; er ging gern eigenthümliche und ungeahnte Wege, Hinterhalte und Kriegslisten aller Art waren ihm geläufig, und den Charakter der Gegner studirte er mit beispielloser Sorgfalt. Durch eine Spionage ohne gleichen – er hatte stehende Kundschafter sogar in Rom – hielt er von den Vornahmen des Feindes sich unterrichtet; ihn selbst sah man häufig in Verkleidungen und mit falschem Haar, dies oder jenes auskundschaftend. Von seinem strategischen Genie zeugt jedes Blatt der Geschichte dieser Zeit und nicht minder von seiner staatsmännischen Begabung, die er noch nach dem Frieden mit Rom durch seine Reform der karthagischen Verfassung und durch den beispiellosen Einfluß bekundete, den er als landflüchtiger Fremdling in den Kabinetten der östlichen Mächte ausübte. Welche Macht über die Menschen er besaß, beweist seine unvergleichliche Gewalt über ein buntgemischtes und viel-sprachiges Heer, das in den schlimmsten Zeiten niemals gegen ihn gemeutert hat. Er war ein großer Mann; wobin er kam, ruhten auf ihm die Blicke aller (Bd. I, S. 544-546).*

<sup>33</sup> Nicht der ‚Zauderer‘ hat Rom gerettet, sondern die feste Fügung seiner Eidgenossenschaft und vielleicht nicht minder der Nationalhaß, mit dem der phoenikische Mann von den Occidentalen empfangen ward (Bd. I, S. 577).



bien et fait la force de Rome. Carthage n'a su susciter aucune défection dans le « mur cyclopéen » de la puissance romaine, pourtant par moment chancelante. Tandis qu'Hannibal temporise à Capoue, la Macédoine entre en scène et le récit entrelarde désormais les événements de Grèce et ceux d'Italie, dans un diptyque à trois acteurs qui englobe l'ensemble de la Méditerranée. Avec Zama presque tout est dit, sauf que, comme le note Mommsen, Scipion n'en finit ni avec Hannibal ni avec Carthage. Par delà le cas romain, Mommsen parle au présent : l'expansion et la domination dans des frontières « naturelles », en travaillant à l'édification d'une *Eidgenossenschaft*, dans le respect et la loyauté : très bien ! L'impérialisme brutal nourri de violence et d'hypocrisie, c'est l'échec garanti. La « guerre d'Hannibal » terminée, le rival dangereux n'est que provisoirement hors d'état de nuire ; quant à Rome, si elle n'a pas encore le projet de fonder une monarchie universelle, « sans y avoir pensé ... elle s'est vue jeter dans les mains le sceptre de la Méditerranée »<sup>34</sup>. En termes de géopolitique, les perspectives sont claires :

Bientôt les systèmes des États de l'Occident et de l'Orient s'abordent et s'entreprennent, après s'être rapprochés seulement durant la première guerre. Bientôt nous verrons Rome s'immiscer décidément dans les conflits des monarchies d'Alexandre (Nicolet I, p. 489)<sup>35</sup>.

En d'autres termes, si la dynamique Occident-Orient, qui apparaît à plusieurs reprises dans les analyses de Mommsen en tant que trait distinctif de la « race » phénicienne et punique, finit, à la faveur des Guerres puniques, par entraîner Rome dans un processus dangereux de dilata-tion de son espace politique. Aux yeux de Mommsen, l'Orient représente pour Rome une extension pernicieuse : certes, la conquête de la Grèce, de l'Égypte, de la Syrie apporteront à Rome d'immenses richesses, mais elle brisera la cohésion de l'État et marquera donc, en quelque sorte, le début de la fin. Pour échapper aux Romains, « tou-

<sup>34</sup> Nicolet I, p. 489.

<sup>35</sup> *Ferner das entschiedene ausgesprochene Ineinandergreifen des östlichen und westlichen Staatensystems, das im ersten punischen Krieg sich nur erst angedeutet hatte, und damit das demnächst bevorstehende entscheidende Eingreifen Roms in die Conflictte der alexandrischen Monarchien* (Bd. I, S. 637).

jours prudent et rapide », Hannibal est contraint à la fuite en Orient, confirmation de la prégnance et dangerosité de cet axe transversal que Carthage incarne. La Troisième Guerre punique se dessine, avec le rôle de Massinissa et des Numides, « peuple pasteur », ancêtres des Berbères ou Kabyles, précise Mommsen, volontiers acculturés par leurs voisins carthaginois. Il dresse un portrait peu flatteur du fondateur du royaume numide, Massinissa, incarnation des vertus et des vices de sa race<sup>36</sup>.

Le récit de la Troisième Guerre punique est mené en parallèle avec celui des guerres de Macédoine et des interventions en Asie et en Égypte dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle : le théâtre de la domination romaine ne cesse de s'étendre. Le balancement Orient – Occident structure désormais la narration pour que le lecteur perçoive, presque physiquement, l'évolution de la politique romaine. Mommsen insiste sur le caractère non prémédité de cette nouvelle orientation : il s'agit de sécuriser ses voisins, et non d'instaurer une hégémonie méditerranéenne. Il n'empêche que l'Orient, en premier lieu la Grèce, a un effet délétère sur Rome :

De leur (= les Romains) plan grandiose n'est sorti qu'un édifice pitoyable ! La faute n'en est point à eux. Elle est toute dans l'irréremédiable dissolution morale et politique de la nation hellène (Nicolet I, p. 533)<sup>37</sup>.

Un engrenage fatal entraîne peu à peu Rome vers sa perte : le piège « oriental », au sein duquel Hannibal réfugié en Syrie n'est à ce point qu'un élément très secondaire. Le « Carthaginois sans patrie », encore redouté de Rome, parce qu'il avait « armé l'Occident contre Rome [...] et soulevé tout l'Orient », est poussé au suicide<sup>38</sup>. Rome enlève l'Orient « comme l'ouragan emporte le vaisseau sans pilote »<sup>39</sup>. L'équilibre entre les nations vole en éclat (*das Gleichgewicht der Nationen*) et Rome est désormais contrainte de faire de ses voisins des dépouilles : l'impéria-

<sup>36</sup> Nicolet I, p. 500.

<sup>37</sup> *Nur von der verächtlichen Unredlichkeit oder der elenden Sentimentalität kann es verkannt werden, daß es mit der Befreiung Griechenlands den Römern vollkommen Ernst war und die Ursache, weshalb der großartig angelegte Plan ein so kümmerliches Gebäude lieferte, einzig zu suchen ist in der vollständigen sittlichen und staatlichen Auflösung der hellenischen Nation* (Bd. I, S. 697).

<sup>38</sup> Nicolet I, pp. 553-554.

<sup>39</sup> Ivi, p. 554.

lisme est en marche. L'extension territoriale entraîne des ajustements importants de l'ordre constitutionnel et juridique, notamment en matière de concession de la citoyenneté romaine. Or, sur ce plan, le jugement de Mommsen est cinglant : la classe politique de l'ère post-hannibalienne est d'une médiocrité absolue ; elle n'a pas vu arriver la tourmente révolutionnaire qui allait conduire à la guerre civile. Ce « siècle des médiocrités » ne voit pas, dans l'édifice politique romain, les fissures et crevasses qui annoncent l'écroulement. Car la Révolution gronde à Rome : c'est le sujet du livre IV. La destruction de Carthage en 146 y trouve sa place. Comme les Tyriens jadis ont tenu tête à Alexandre, les Carthaginois résistent aux Romains. De façon surprenante, c'est alors, et alors seulement, que Mommsen précise la situation topographique de Carthage, restée jusque là dans l'ombre. Le récit du siège final est dantesque. La destruction terminée, l'historien tire les leçons d'un cycle exceptionnel :

Là, où pendant cinq cents ans, a vécu, travaillé et produit l'actif, l'industriel Phénicien, les esclaves romains vont mener paître désormais les troupeaux des maîtres vivant loin d'eux sur la terre italienne ! Quant à Scipion, que sa noble nature n'avait point fait pour ce rôle de bourreau, il tressaillit d'horreur en contemplant son œuvre : au lieu de l'enivrement de la victoire, le pressentiment d'inévitables représailles dans l'avenir s'était saisi de lui ! (Nicolet I, p. 734)<sup>40</sup>.

L'industriel Phénicien ne s'oppose pas au Romain discipliné et déterminé, mais à des esclaves travaillant pour des patrons éloignés, icône d'une évolution délétère que Scipion entrevoit de manière presque prophétique. « À l'heure où tombait Carthage, la Macédoine disparaissait aussi du milieu des nations » et Corinthe (« la prunelle de l'œil de l'Hellade ») était détruite avec la même brutalité<sup>41</sup>. Les Grecs et « tout cet esprit de vertige hâbleur et pernicieux » ne sont plus, mais Rome n'est restée pas là : c'est ensuite le tour de l'Asie, de la Syrie, des Parthes...

<sup>40</sup> [...] *wo die fleißigen Phoeniker ein halbes Jahrtausend geschafft und gehandelt hatten, weideten fortan römische Sklaven die Heerden ihrer fernen Herren. Scipio aber, den die Natur zu einer edleren als zu dieser Henkerrolle bestimmt hatte, sah schaudernd auf sein eigenes Werk, und statt der Siegesfreude erfaßte den Sieger selber die Ahnung der solcher Untthat unausbleiblich nachfolgenden Vergeltung* (Bd. II, S. 35-36).

<sup>41</sup> Nicolet I, p. 735.

C'est à ce stade de l'analyse que Mommsen introduit le concept de *Wendepunkt*, joliment rendu en français par « époque solsticiale ». L'histoire ancienne bascule ; le déclin s'amorce :

Cette révolution dans le système international de l'Asie centrale constitue l'époque solsticiale de l'histoire ancienne. Après le flot des peuples, qui s'est versé d'Occident en Orient, atteignant sa plus grande et dernière hauteur au temps du grand Alexandre, l'heure du reflux a sonné (Nicolet I, p. 751)<sup>42</sup>.

Et il ajoute, pour expliciter son diagnostic :

Nous venons d'assister à la transformation complète des relations extérieures de Rome et du monde gréco-romain : dans l'esquisse qui précède, et qui comprend les années écoulées depuis la bataille de Pydna jusqu'à l'ère des Gracques, nous avons accompagné la fortune de la République des bords du Tage et du Bagra das jusque vers ceux du Nil et de l'Euphrate. Entreprenant le gouvernement du monde gréco-romain, Rome assumait une grande et difficile tâche ! Elle ne la méconnut pas entièrement, mais elle ne sut point l'accomplir. [...] Les plus splendides cités des États voisins sont immolées, non à la barbarie de l'ambition des conquêtes, mais à la barbarie plus cruelle cent fois de l'ambition mercantile. [...] Où que vous jetiez les yeux, vous voyez en pleine et rapide décadence et les forces intérieures et la puissance extérieure de Rome. Dans ces temps de paix relative, elle ne défend déjà plus qu'à demi le territoire conquis dans des luttes de géants, loin qu'elle l'agrandisse encore. C'est chose difficile à saisir que l'empire du monde ; c'est chose encore plus difficile à garder : assez fort pour la première tâche, le Sénat romain fléchit devant la seconde (Nicolet I, p. 754)<sup>43</sup>.

<sup>42</sup> *Diese Umwandlung der Völkerverhältnisse im inneren Asien ist der Wendepunkt in der Geschichte des Alterthums. Auf die Völkerfluth, die bisher von Westen nach Osten sich ergossen und in dem großen Alexander ihren letzten und höchsten Ausdruck gefunden hatte, folgt die Ebbe* (Bd. II, S. 59).

<sup>43</sup> *Wir haben die Umgestaltung der äußeren Verhältnisse Roms und der römisch-hellenischen Welt überhaupt in ihren Umrissen von der Schlacht bei Pydna bis auf die Gracchenzeit, vom Tajo und vom Bagra das zum Nil und zum Euphrat begleitet. Es war eine große und schwierige Aufgabe, die Rom mit dem Regimente dieser römisch-hellenischen Welt übernahm; sie ward nicht völlig verkannt, aber keineswegs gelöst. [...] die herrlichsten Städte der Nachbarländer fielen zum Opfer nicht der Barbarei der Herrschsucht, sondern der weit scheußlicheren Barbarei der Speculation. [...] Wobin man den Blick auch wendet, findet man Roms innere Kraft wie seine äußere Macht in raschem Sinken. Der in schweren Kämpfen errungene Boden wird in dieser Friedenszeit nicht erweitert, ja nicht einmal be-*

L'analyse du métabolisme historique du système romain revêt évidemment une visée pédagogique dans la perspective du devenir de l'Allemagne en cours d'unification. Fidèle au modèle hégélien du *Geist*, Mommsen identifie chaque peuple à une certaine « conscience » historique ou culturelle, dont la religion, la littérature, l'art sont des manifestations typiques. Ce ne sont toutefois pas ces « civilisations » en tant que telles qui l'intéressent, mais bien le devenir de Rome et les risques dérivant de l'expansion en dehors du périmètre naturel de la péninsule italique. Dans cette perspective, la conjonction entre Occident et Orient est un paramètre majeur de la scène géopolitique méditerranéenne. Rome, à travers les Guerres Puniques, s'est laissée entraînée dans une dynamique expansionniste qui l'a conduite à épouser à son tour une logique transversale, à l'échelle de la Méditerranée. Le *new deal* qui résulta de l'affrontement entre Rome et Carthage transforma donc le visage de Rome, en l'engageant dans un processus impérialiste qui lui fut fatal sous l'Empire. À ce titre, on peut affirmer que les Guerres Puniques constituent un ressort majeur de la vision historiographique que développa le jeune Mommsen au sujet du destin de Rome.

*hauptet. Das Weltregiment, schwer zu erringen, ist schwerer noch zu bewahren; jenes hatte der römische Senat vermocht, an diesem ist er gescheitert* (Bd. II, S. 62-65).